



HAL
open science

Face au nazisme – billet #6 – L’Alsace de 1939 à la fin des années 1940 : toile de fond de destins singuliers

Pauline Belvèze

► To cite this version:

Pauline Belvèze. Face au nazisme – billet #6 – L’Alsace de 1939 à la fin des années 1940 : toile de fond de destins singuliers. 2021, 10.58079/m48x . hal-04567462

HAL Id: hal-04567462

<https://hal.science/hal-04567462>

Submitted on 6 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Face au nazisme – billet #6 – L’Alsace de 1939 à la fin des années 1940 : toile de fond de destins singuliers

PAR PAULINE BELVÈZE

Lieu de recherche : le carnet de la Bnu, 2021 (<https://doi.org/10.58079/m48x>)

Le précédent billet sur la future exposition « Face au nazisme » présentait les flux de populations dont l’Alsace a été le théâtre entre les années 1930 et la période de « mise au pas » par l’occupant allemand. Ces mouvements alternés d’exode et d’exil, qui se poursuivirent au-delà de la capitulation allemande en 1945, trouvent une illustration dans les destins individuels d’Alsaciens confrontés à l’occupation et à la germanisation de leur « petite patrie ». L’évocation de quatre d’entre eux viendra compléter la présentation des différents aspects de la confrontation de l’Alsace au nazisme que l’exposition entend aborder. Il s’agira d’évoquer le parcours de résistants juifs dans les Vosges, d’une famille d’instituteurs transplantée dans le Wurtemberg, d’un chirurgien alsacien tiraillé entre l’Alsace et Berlin et d’un « Malgré-Nous » envoyé sur le front russe puis interné au camp de Tambov.

1. Juifs et résistants : L’engagement de Louis Dreyfuss et de Denise Bloch contre l’occupant

La résistance à l’autorité nazie a pris en Alsace des formes multiples. Elle s’est accrue à mesure du durcissement de la coercition ; les expulsions, l’instauration du Service du Travail obligatoire en mai 1941, puis l’incorporation de force dans la Wehrmacht fin août 1942 ne firent qu’accroître les mécontentements. Manifestations francophiles, distribution de tracts, évasions hors des territoires annexés, voire constitution de véritables maquis, la diversité des actes de résistance fut corrélée à celle des mesures de répression. De l’internement au camp de sûreté Schirmeck-La Broque jusqu’à l’exécution, en passant par la déportation en Allemagne, les réfractaires à l’occupant risquaient beaucoup. La prise en main d’un

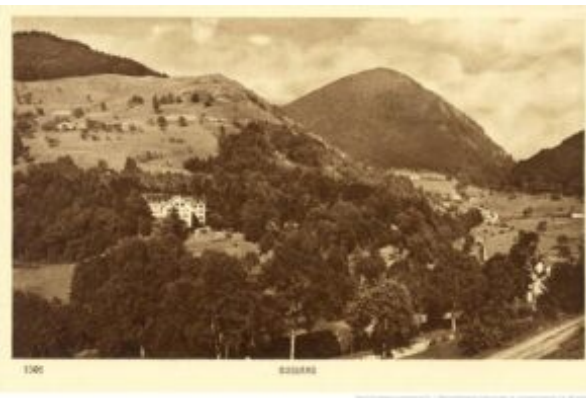
groupe de résistants dans les Vosges par un Alsacien juif du Bas-Rhin et sa nièce n'en fut que plus remarquable[1].

Terre de refuge des juifs d'Alsace victimes d'expulsion, le département des Vosges connut aussi d'importantes rafles jusqu'en 1944[2]. C'est pourtant là que trouva refuge la famille Dreyfuss, originaire de Villé, et notamment Louis Dreyfuss, mobilisé dans l'armée française en 1940, capturé par les Allemands, puis évadé.



Prisonniers français _ 1940 _ Archives municipales de Strasbourg

Entre 1941 et 1943 se constitua un maquis vosgien qui réunit jusqu'à 6000 hommes, répartis en quatre groupements subdivisés en secteur. Chef du secteur du Thillot, où il s'était réfugié avec ses proches, Louis Dreyfuss, *alias* « Capitaine Prosper », coordonna des activités de sabotage et de réception de cargaisons d'armes parachutées. Sa nièce Denise Bloch, appelée « Deblo », assumait la tâche d'agent de liaison chargé de transmettre des messages et des documents secrets. L'ensemble de ces actions s'inscrivait dans le cadre plus large des opérations du 4^{ème} groupement des Forces Françaises de l'Intérieur des Vosges, auquel le secteur était rattaché.



Bussang près du Thillot _ années 1920 _ Numistral Bnu

En janvier 1944, ces activités furent découvertes et Denise, sa mère, sa grand-mère et sa sœur arrêtées. Seul Louis Dreyfuss, absent par hasard, fut épargné. Il ne connut donc pas comme sa nièce les interrogatoires brutaux en France puis la déportation en Allemagne. Les activités de résistance de Denise ayant primé sur son ascendance juive comme motif d'arrestation, elle fut envoyée au camp de Ravensbrück, puis dans une usine de munitions à la frontière tchèque. Sa mère, sa grand-mère et sa sœur furent en revanche déportées à Auschwitz, où elles moururent. Louis Dreyfuss prit de son côté le commandement de la résistance sur le secteur du Thillot. Il échappa à plusieurs attaques allemandes avant de gagner les rangs de la 1^{ère} Armée française parvenue à l'automne 1944 dans les Vosges. Comme Denise, libérée en mai 1945 par des partisans tchèques, il sortit sain et sauf de la guerre.



Troupes Alliées _ Vosges _ Hiver 1944-45 _ Archives départementales du Haut-Rhin

La résistance armée mobilisa une proportion limitée d'Alsaciens déterminés qui évoluaient dans des zones boisées ou montagneuses parsemées de hameaux reculés. L'activité des maquis-refuges de Hochfelden, Barr, Wintzenheim, Sainte-Croix-aux-Mines ou encore Thann facilita, en 1944, l'arrivée des Alliés[3]. A ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient gagner le maquis restait la résistance passive, dont les conséquences pouvaient être tout aussi dramatiques. L'atteste le destin d'une famille d'instituteurs originaires de Bischwiller.

2. Résistance à la « rééducation » et transplantation : la famille Zimmermann à l'épreuve du nazisme

Ce n'est qu'en 1999 que Marie-Louise Roth-Zimmermann, germaniste et professeur à l'Université de la Sarre, révéla le sort qui fut le sien et celui de sa famille pendant la guerre. Elevée à Bischwiller dans une famille d'instituteurs, elle partagea avec son père l'esprit de résistance à l'occupant ainsi que ses conséquences[4].



Bischweiler (Bischwiller)_ Baumplatz_ Numistral Bnu

Mobilisé en 1940 puis fait prisonnier, Gérard Zimmermann, instituteur de profession, avait certes dû se soumettre au dispositif imposé à tous les enseignants alsaciens. Le stage « pédagogique » obligatoire[5], réalisé dans son cas à Mannheim, devait être le prélude à une affectation en Pays de Bade, compensée par l'affectation d'un homologue badois à son poste de Bischwiller[6].



Gau Baden-Elsass _ Monatsblatt der NSDAP 1941

A ces mesures de rééducation politique à peine voilées, le père opposa toutefois un double refus. Il ne signa pas davantage la déclaration de fidélité au Reich exigée des fonctionnaires alsaciens qu'il n'accepta, au début de l'année 1941, de gagner sa nouvelle affectation en Allemagne.

Cette attitude lui valut des sanctions qui aboutirent à l'automne 1942 à la transplantation. Celle-ci, survenant après sa suspension en février 1941, conduisit l'ensemble de la famille dans le camp spécial de Schelklingen, non loin d'Ulm, dans le Wurtemberg. Ce camp était destiné à des populations de souche allemande (« volksdeutsch ») considérés comme « "récupérables" pour la nation allemande » (*eindeutschungsfähig*)[7]. Les Alsaciens transplantés s'y trouvaient, en proportion, au troisième rang, derrière les Slovènes et les Polonais[8].



La première phase d'internement était dédiée à la rééducation par le travail, les transplantés étant affectés à divers travaux dans ou hors du camp. La perspective d'une implantation dans un village du secteur avec un emploi s'ouvrait à ceux qui se montraient les plus coopérants. Les conditions d'hygiène et d'alimentation étaient toutefois très mauvaises et engendraient chez les internés une détresse physique et morale.

Le besoin de place dans le camp entraîna à l'automne 1943 le placement de la famille Zimmermann en résidence surveillée, non loin

du camp. Le hasard voulut que la famille soit accueillie chez un couple de garde-forestiers très distants à l'égard de l'idéologie nationale-socialiste et qui leur témoigna de la sympathie. Marie-Louise fut elle-même envoyée au lycée d'Ulm, où elle passa en juin 1944 les épreuves du baccalauréat allemand avant d'être affectée à un hôpital en tant qu'aide-infirmière. Les bombardements du printemps 1945 provoquant le départ précipité des soldats allemands et l'arrivée des Américains, la famille Zimmermann put regagner Bischwiller en mai 1945. Elevée dans l'esprit humaniste de son père et convaincue de la richesse de la civilisation allemande sous la chape idéologique nazie, Marie-Louise débuta des études de germanistique à Strasbourg à l'automne 1945.

Tous les Alsaciens ne demeurèrent pas aussi constants dans leur refus de s'accommoder de l'occupation allemande. Partagés entre le désir de continuer à vivre avec leurs proches et dans la branche professionnelle choisie, certains hésitèrent dans la conduite à tenir face aux Allemands. En témoigne le destin singulier du chirurgien strasbourgeois Adolphe Jung.

3. Les tribulations du chirurgien alsacien Adolphe Jung

La trajectoire oscillante d'Adolphe Jung au cours de la guerre reflète les hésitations d'un homme tiraillé entre ses devoirs familiaux, ses ambitions professionnelles et le rejet du national-socialisme[9]. Professeur de chirurgie à l'hôpital civil de Strasbourg et titulaire d'une chaire à l'Université, il suivit le rapatriement de son service au sanatorium de Clairvivre, en Dordogne[10], avant d'être mobilisé dans l'armée française comme médecin-capitaine. Démobilisé après l'armistice de juin 1940, il fut le seul des praticiens évacués à souhaiter regagner Strasbourg.



Hôpital civil de Strasbourg _ Hiver 1939-1940 _ Archives municipales de Strasbourg

Au souhait de retrouver sa famille en Alsace s'ajoutait celui de pouvoir obtenir un poste en adéquation avec ses fonctions. Or, cette ambition fut systématiquement contrariée par les autorités allemandes qui doutaient de sa fiabilité et de son soutien au régime nazi. En dépit d'inlassables démarches, Adolphe Jung dut se contenter d'un poste d'assistant à l'hôpital civil faiblement rémunéré. Le chantage exercé par les autorités allemandes l'avait certes conduit à signer la déclaration de fidélité exigée de tous les personnels alsaciens de l'administration civile. Toutefois, son refus d'adhérer au parti nazi et son dégoût de voir la candidature d'Alsaciens à la *Reichsuniversität* systématiquement refusée le poussa, le 15 novembre 1941, à démissionner de ses fonctions. Une mutation disciplinaire dans une ville de cure du Wurtemberg inaugura une nouvelle phase de sa carrière dans l'Allemagne nazie.

Cette phase, qui s'étend de février 1942 à l'été 1945, se déroula principalement à Berlin. En octobre 1942, Adolphe Jung réussit à intégrer, à l'hôpital de la Charité, le service du Professeur Sauerbruch, notoirement distant à l'égard du national-socialisme.



Prof. Ernst Ferdinand Sauerbruch _ Deutsche Digitale Bibliothek

La confiance et l'aide que lui prodigua son nouveau protecteur ne lui permirent pas seulement de faire valoir ses compétences de chirurgien. Elles lui valurent d'échapper à la mobilisation sur le front et de pouvoir mener des activités de résistance. Malgré les bombardements répétés de la clinique et la surveillance serrée de la Gestapo et de ses espions, Adolphe Jung parvint à se mettre en liaison avec le réseau de résistance Samson ainsi que l'ambassade américaine à Berne[11]. Son activité consistait à recevoir de la part

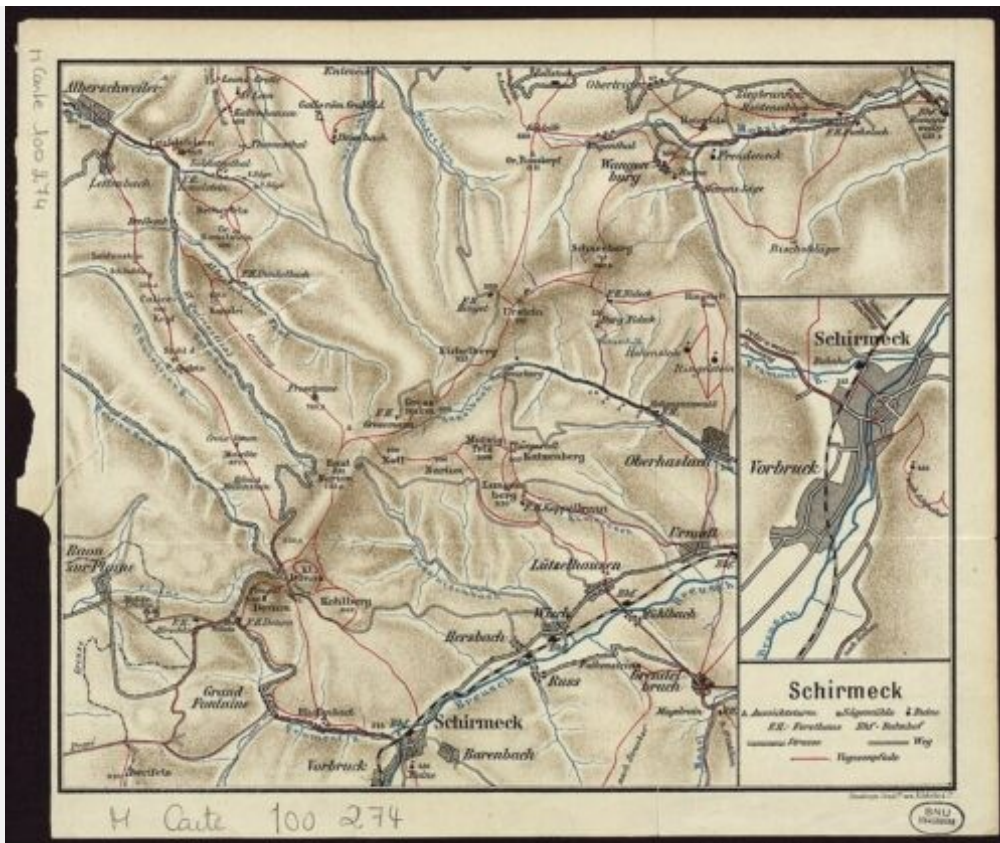
d'opposants au régime des documents stratégiques subtilisés dans les administrations allemandes et de les transmettre lors de ses déplacements professionnels aux cellules de la résistance[12]. Il contribua également, avec Sauerbruch, à soustraire plusieurs personnes aux griffes de la Gestapo, y compris des juifs.

Réchappé des bombardements de Berlin et des assauts russes, Adolphe Jung put, grâce à la protection de Sauerbruch, rejoindre l'Alsace à l'été 1945. Les reproches formulés par les commissions d'épuration furent contrebalancés par les preuves de son activité de résistance. Adolphe Jung put reprendre au début des années 1950 son activité de chirurgien, d'abord à l'Université de la Sarre puis à l'Université de Strasbourg.

Ce parcours illustre les hésitations et cas de conscience auxquels la soumission au régime d'occupation et à l'idéologie nationale-socialiste a confronté une part importante d'Alsaciens. Les activités de résistance ont ici été précédées d'une phase d'allégeance pour des motifs complexes qui mêlent aspirations familiales et ambitions professionnelles. Ces dilemmes ont été tranchés diversement selon le caractère et le passé des personnes concernées. Là où certains ont d'abord tenté de s'accommoder de l'occupant, d'autres ont payé leur refus par la mobilisation forcée puis la captivité. Ce fut le cas du peintre et dessinateur Camille Claus, qui partagea le destin des « Malgré-Nous » et des détenus du camp soviétique de Tambov.

4. Être peintre en temps de guerre : le destin de Camille Claus[13]

L'éveil de la vocation artistique de Camille Claus, né en 1920 à Strasbourg, fut quasi concomitant au déclenchement de la guerre. Sensibilisé aux Arts et Lettres pendant ses études secondaires, il put commencer à s'exercer lorsque l'évacuation de Strasbourg le conduisit dans les monts vosgiens, avant qu'il ne séjourne temporairement en Vendée. Le retour à Strasbourg en 1940 fut l'occasion pour lui de s'inscrire aux cours du soir de peinture à l'École des Beaux-Arts. Cette expérience, qui vit se développer chez lui les prémices d'un art expressionniste, fut aussi celle de la confrontation à la rigueur idéologique du national-socialisme. Son style contrevenant aux principes de l'art officiel, Camille Claus fut renvoyé de l'école en 1942 et reçut peu après son ordre de mobilisation. Son refus de signer son livret militaire lui valut une période d'internement au camp de redressement de Schirmeck-La Broque.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg

Schirmeck-Vorbruck (La Broque) Situation Numistral

En 1943, il vint grossir les rangs des « Malgré-Nous », contraints, en leur qualité d'Alsaciens ou de Mosellans aptes au service, d'intégrer l'armée allemande.

Son affectation à Dresde en 1944 lui valut d'être repéré par un officier de sa caserne pour ses talents de dessinateur. Grâce à lui, Camille Claus put découvrir les œuvres de Picasso, des expressionnistes, des surréalistes et de l'art abstrait qui étaient moins connus en France. Si elle lui valut de prolonger son séjour à Dresde, la protection de l'officier ne lui permit toutefois pas d'éviter la mobilisation sur le front de l'Est. Acculé avec son bataillon alors sur le repli, il est fait prisonnier à Vitebsk en territoire biélorusse. En juin 1945, il est transféré au camp soviétique de Tambov, à mi-chemin entre Moscou et Stalingrad.



Camp de Tambov
Dessins de Georges Lapp, ancien de Tambov, décédé en 1976
(avec l'autorisation de Madame Lapp)

Ed. Weibel Strasbourg
(Coll. R. Messence)

*Camp de Tambov _ dessin de Georges Lapp _ (Koscherbari 1995)
Numistral*

Utilisé dès 1942 pour accueillir des prisonniers soviétiques accusés de collusion avec les Allemands, le camp de Tambov faisait partie d'un vaste réseau de 2554 camps auxquels s'ajoutaient des bataillons de travailleurs accompagnant l'avancée de l'armée rouge[14]. Les soldats alsaciens et mosellans incorporés dans l'armée allemande et faits prisonniers y furent regroupés à partir de l'été 1943 ; ils côtoyaient des prisonniers d'autres nationalités. Chacun avait à sa tête un chef chargé de coordonner l'administration et la vie interne du camp, gardé par des soldats et des gardiens auxiliaires russes. Le dur quotidien des prisonniers était rythmé par les appels et, pour les plus aptes, par le travail dans différents commandos parfois très éprouvants. Les plus faibles finissaient souvent par succomber à leurs maux[15]. Identifié dès son arrivée comme un artiste, Camille Claus fut relativement épargné grâce à son affectation à la « baraque des intellectuels », où lui étaient commandées des œuvres de propagande. Pour la seconde fois, Camille Claus se trouvait bridé par la rigidité idéologique de ses interlocuteurs et fut à nouveau accusé de pratiquer un art décadent et réactionnaire[16].

C'est pour avoir tenu à finir la fresque qui lui avait été commandée qu'il ne partit du camp que six semaines après le premier convoi de rapatriés. Son retour à Strasbourg et la réadaptation à la vie civile furent difficiles. Sa peinture garda encore longtemps les traces de l'expérience de la souffrance et de la mort.

Ces parcours, s'ils ne sont pas représentatifs de l'ensemble des Alsaciens et des Mosellans, montrent bien la difficulté à prendre position face au national-socialisme. Leur tracé et ses nombreuses oscillations découlent tout autant de la « mise au pas » par l'occupant que des hésitations des protagonistes. Théâtre de ces mouvements contraints, l'Alsace demeure également, après la guerre, celui du travail de mémoire et de l'analyse historique. Souvent douloureux et parfois motif à controverses, ce double travail permet de mieux appréhender la complexité de ces destins qui ne se laissent pas enfermer dans des schémas de conduite ni de pensée. C'est cette complexité que souhaite refléter l'exposition « Face au nazisme » tout en donnant un aperçu de l'actualité de la recherche sur un thème qui est loin, à ce jour, d'être épuisé.

Bibliographie :

- AUGÉARD, Michel Roger : *Melpomène se parfume à l'héliotrope. « Ici Londres ... » : le quotidien de la Résistance au fil des messages personnels*, [Paris] : J.-C. Lattès, 2012.
- BATY Régis ; EICHENLAUB Jean-Luc et al., *Tambov. Le camp des Malgré Nous alsaciens et mosellans prisonniers des Russes*, Strasbourg : La Nuée bleue / DNA, 2010.
- BLOCH Jean Camille, *Juifs des Vosges, 1940-1944 : 1200 martyrs presque oubliés*, Barr : Editions Jean Camille Bloch, 2007.
- KLEIN, Robert-Jean : *Médecin à Tambow. Mouroir des Alsaciens-Mosellans*, Strasbourg : Editions Hirlé, 2002.
- MARTIN, Jörg : « Das Umsiedlungslager Schelklingen 1941-1945 », in : Ulm und Oberschwaben, Zeitschrift für Geschichte und Kunst, Bd. 51, 2000, p. 232-247.
- MISCHL, Susanne ; BEDDIES, Thomas ; BONAHE Christian [sous la dir. de] : *Zwangsversetzt. Vom Elsass an die Berliner Charité. die Aufzeichnungen des Chirurgen Adolphe Jung (1940-1945)*, Berlin : Schwabe Verlag, 2019.
- MORGEN, Daniel : *Mémoires retrouvées : Des enseignants alsaciens en Bade, des enseignants badois en Alsace : Umschulung 1940-1945*, Colmar : J. Do Bentzinger, 2014.

- RIEDWEG, Eugène : Tambow : le « camp des Français », in : *id.*, *Les Malgré-Nous. Histoire de l'incorporation de force des Alsaciens-Mosellans dans l'armée allemande*, p. 210-223.
- ROTH-ZIMMERMANN, Marie-Louise : *Je me souviens de Schelklingen. Une jeune alsacienne dans un camp de rééducation nazi*, Strasbourg : La Nuée bleue / DNA, 1999.
- ROTH-ZIMMERMANN, Marie-Louise : *Denk' ich an Schelklingen. erinnerungen einer Elsässerin an die Zeit im SS-Durchgangslager (1942-1945)*, St Ingbert : Röhring Verlag, 2001.
- WOHRLE, Christophe : *La cité silencieuse. Strasbourg - Clairvivre (1939-1945)*, Beaumontois-en-Périgord : Éditions Secrets de pays, 2019.
- *Camille Claus. Parcours d'un peintre*, sous la dir. d'Adrien Finck, CRDP d'Alsace, 1992.
- *Diogène aujourd'hui : Camille Claus*, présenté par Pierre Ryngaert, Strasbourg : Conseil général du Bas-Rhin, 2004.

Notes :

[1] Une présentation détaillée des activités de résistance de Louis Dreyfuss et de Denise Bloch a été rédigée par Richard Seiler, « La Résistance armée juive alsacienne dans les Vosges. Le Thillot 1943/1944 », in : *Saisons d'Alsace*, n°73, 2017, p. 20-25.

[2] Voir Jean Camille Bloch, *Juifs des Vosges, 1940-1944 : 1200 martyrs presque oubliés*, Barr : Editions Jean Camille Bloch, 2007.

[3] Eugène Riedweg, *Les Malgré-Nous : histoire de l'incorporation de force des Alsaciens-Mosellans dans l'armée allemande*, Mulhouse : Editions du Rhin, 1995, p. 164.

[4] Une description et mise en contexte du destin de la famille Zimmermann au cours de la guerre figurent dans l'ouvrage de Marie-Louise Roth [Roth-Zimmermann], *Je me souviens de Schelklingen : une jeune Alsacienne dans un camp de rééducation*, préf. de Claude Vigée, Strasbourg : La Nuée Bleue, 1999. Cet ouvrage a ensuite été traduit en allemand (M.-L. Roth-Zimmermann: *Denk' ich an Scheklingen: Erinnerungen einer Elsässerin an die Zeit im SS-Umsiedlungslager (1942-1945)*, trad. par L. Kittelberger, St-Ingbert : Roehring, 2001.

[5] L'expression est employée par Eugène Philipps (« Umschulung, mode d'emploi », in : *Alsace, 1939-1945 : la grande encyclopédie des années de guerre*, sous la dir. de B. Reumaux et A. Wahl, Strasbourg : Saisons d'Alsace ; Strasbourg : La Nuée Bleue, 2009, p. 837-848, ici p. 837.

[6] Sur ces sessions de « réorientation professionnelle » (Umschulung), on pourra se référer à Daniel Morgen, *Mémoires retrouvées : Des enseignants alsaciens en Bade, des enseignants badois en Alsace : Umschulung 1940-1945*, Colmar : J. Do Bentzinger, 2014.

[7] M.-L. Roth, *Je me souviens*, op. cit., p. 65.

[8] Jörg Martin, « Das Umsiedlungslager Schelklingen 1941-1945 », in : Ulm und Oberschwaben, Zeitschrift für Geschichte und Kunst, Bd. 51, 2000, p. 232-247, ici p. 239.

[9] Les carnets d'Adolphe Jung rédigés pendant ses activités à Berlin ont fait l'objet d'une publication assortie d'une mise en contexte en 2019 (MISCHL, Susanne ; BEDDIES, Thomas ; BONAHE Christian [sous la dir. de] : *Zwangsversetzt. Vom Elsass an die Berliner Charité. die Aufzeichnungen des Chirurgen Adolphe Jung (1940-1945)*, Berlin : Schwabe Verlag, 2019).

[10] Sur l'évacuation de l'Hôpital civil à la cité de Clairvivre, voir Christophe Woehrlé, *La cité silencieuse. Strasbourg - Clairvivre (1939-1945)*, Beaumontois-en-Périgord : Éditions Secrets de pays, 2019.

[11] Michl ; Beddies, op. cit., p. 13-16. Sur les activités du réseau Samson et de son fondateur Robert Masson, on pourra se reporter à Michel Roger Augeard, *Melpomène se parfume à l'héliotrope. « Ici Londres ... » : le quotidien de la Résistance au fil des messages personnels*, [Paris] : J.-C. Lattès, 2012, p. 263-273.

[12] *Ibid.*, p. 118.

[13] Des éléments sur la biographie et les expériences de Camille Claus au cours de la Seconde Guerre mondiale sont rassemblés dans les publications suivantes : *Diogène aujourd'hui : Camille Claus*, présenté par Pierre Ryngaert, Strasbourg : Conseil général du Bas-Rhin, 2004 ; *Camille Claus. Parcours d'un peintre*, sous la dir. d'Adrien Finck, CRDP d'Alsace, 1992.

[14] BATY Régis ; EICHENLAUB Jean-Luc et al., *Tambov. Le camp des Malgré Nous alsaciens et mosellans prisonniers des Russes*, Strasbourg : Dernières Nouvelles d'Alsace ; Strasbourg : La Nuée bleue, 2010, p. 33.

[15] E. Riedweg, op. cit., p. 212-219.

[16] Voir le témoignage de Camille Claus retranscrit dans KLEIN, Robert-Jean : *Médecin à Tambow. Mouroir des Alsaciens-Mosellans*, Strasbourg : Editions Hirlé, 2002, p. 125-127.

Citer ce billet

pbelveze (2021, 1 décembre). Face au nazisme – billet #6 – L'Alsace de 1939 à la fin des années 1940 : toile de fond de destins singuliers. *Lieu de recherche : le carnet de la Bnu*. Consulté le 6 mai 2024, à l'adresse <https://doi.org/10.58079/m48x>
